

Introduction

« *Écrire un livre est toujours, pour moi, une confrontation avec le destin.* »
Carl Gustav Jung

La présence de la beauté, en suscitant un émoi de l'âme accompagné d'un plaisir sensoriel, m'a toujours protégée de la souffrance. Cela m'a souvent frappée : en regardant ce qui est beau, on devient plus beau, tout se passe comme si la beauté augmentait la beauté. C'est pourquoi j'ai toujours aimé m'entourer d'images ou d'objets harmonieux et m'envelopper d'airs d'opéra qui me bouleversent, comme autant de métaphores visibles d'une présence invisible qui me rassurerait et m'élèverait.

Mais, perplexe devant l'Art contemporain, qui avait déclaré, après celle de Dieu, la mort de la beauté, j'ai pensé que la meilleure façon d'en percevoir les enjeux était d'en rencontrer ses acteurs, artistes et mécènes, et d'en raconter leur histoire dans un livre.

En tant que professeur de *leadership* et consultante, créatrice de programmes pour HEC, j'ai souvent fait appel aux chefs-d'œuvre de l'art pour susciter l'intelligence émotionnelle et la créativité des dirigeants que j'accompagnais.

Forte d'une triple formation et d'une triple passion en psychologie, en histoire de l'art et en sciences politiques, j'ai reçu une éducation humaniste, mettant l'homme et son développement au centre de toute réflexion.

Depuis longtemps, j'ai pu observer les liens de fascination réciproque entre les mécènes et les artistes, car j'appartiens à une famille d'amateurs d'art, aimant côtoyer des artistes.

Ce livre révèle l'histoire des relations entre artistes et mécènes ou amateurs d'art et leurs enjeux réciproques, de Laurent de Médicis à François Pinault et de Michel-Ange à Annette Messager ou Fabienne Verdier. En portant un regard croisé sur les acteurs de ce monde, cette histoire permet de comprendre le mystère qui entoure l'esthétique mais aussi la stratégie financière qui sévit autour de l'Art contemporain.

Cette relation est en effet celle d'un couple éternel, d'une attirance réciproque, comme le jour et la nuit, le travail et le repos, la rationalité et l'irrationalité, le spirituel et le temporel, celle d'une respiration nécessaire entre deux polarités de l'âme humaine autour de l'être et de l'avoir, mais qui conduit aujourd'hui à une spéculation effrénée et à une saturation.

Le souffle semble désormais coupé, malgré une abondance de créativité. Comment mettre en place les conditions d'une régénération et d'une nouvelle renaissance ?

J'ai conçu ce livre comme un puzzle, où chaque pièce représente une rencontre précieuse et éclairante, comme un cabinet de curiosités immatériel fait de moments enchanteurs, plutôt que comme une démonstration scientifique. Je me suis placée sous l'angle de la psychologie qui cherche les symboles de l'âme dans l'art. Je suis partie à la découverte des tendances psychologiques derrière les formes artistiques, en gardant à l'esprit que toute tendance psychologique est ambivalente.

Voici les questions qui m'ont guidée

Quelles sont les évolutions qui régissent l'histoire de l'art et les fonctions d'artistes et de mécènes ?

Que s'est-il passé pour que le marché de l'art s'emballe, au point de devenir le troisième trafic mondial, après ceux de la drogue et des armes ?

Pourquoi l'engouement se porte-t-il aujourd'hui sur des artistes exprimant une rupture radicale avec le passé de l'art, l'éclatement de l'humain, la violence et la provocation ?

Comment retrouver la culture qui nous a élevés collectivement ?
Comment retrouver les véritables valeurs de l'art ?

Comment retrouver l'irremplaçable beauté et la sérénité dans une société dominée par la transgression ?

Un artiste entrepreneur est-il un artiste ?

Un mécène qui défiscalise est-il encore un mécène ?

Voici le plan que je suivrai

Dans une première partie, vous comprendrez les enjeux du mécène face au marché de l'art (des enjeux de valorisation de son image personnelle ou collective et de sa fortune) et nous identifierons les causes du malaise actuel.

Dans une deuxième partie, vous prendrez conscience des relations complexes de différence, de ressemblance, de dépendance ou de rejet entre l'artiste et le mécène et nous explorerons les tentatives de solutions pour résoudre le malaise identifié précédemment.

Dans une troisième et dernière partie, vous retrouverez les enjeux de l'art, nous voyagerons dans un musée imaginaire pour comprendre, derrière les associations, la logique qui a présidé aux différents courants qui ont traversé l'art et dégager des tendances essentielles à une nouvelle Renaissance.

Qu'appelle-t-on Art contemporain ?

La naissance de l'Art moderne date de 1905 avec le cubisme de Picasso et le fauvisme de Matisse: dès lors il n'y a plus de « beau » officiel. L'Art post-moderne date de Marcel Duchamp avec son *Urinoir* exposé en 1917 et de Kasimir Malevitch avec son premier monochrome en 1918: à ce jour le « banal » devient prétexte au questionnement.

On peut dire que l'art moderne naît de l'esprit parisien des avant-gardes dans les premières années du xx^e siècle, et que l'Art contemporain apparaît avec le marché américain dans les années soixante, puis avec le marché chinois.

Toutefois, selon les points de vue, on trouve des définitions et des dates de naissance différentes de l'Art contemporain. Pour le courant des nouveaux réalistes, l'Art contemporain est né en 1917; pour les salles de ventes aux enchères, il est né en 1965; pour les FRAC, les fonds régionaux pour l'Art contemporain, il est celui des artistes vivants et il est né en 1982.

Néanmoins l'Art contemporain semble être une marque loin de représenter tout l'art actuel.

En tout état de cause, l'esprit libertaire post-68 a marqué l'Art contemporain en redécouvrant Marcel Duchamp, occulté pendant la première moitié du xx^e siècle par Henri Matisse et Pablo Picasso.

L'Art contemporain opère donc une rupture radicale avec ce qui l'a précédé en exprimant un nouveau point de vue sur le monde à partir d'une réalité. En changeant le contexte, l'artiste change le sens de la forme. C'est ainsi que l'urinoir que Marcel Duchamp placé sur un socle et accompagné d'un titre devient un objet d'art, par ce seul changement de contexte. Faisant preuve d'une formidable économie de moyens, Duchamp souligne que l'acte créateur est un modificateur de contexte. Par ailleurs, pour lui, le voyeur fait l'art: il invente de ce fait une nouvelle manière de voir qui peut être ce que le voyeur décide.

Marcel Duchamp reste donc le gourou de l'Art contemporain; pourtant il est resté quarante ans sans peindre, se définissant comme un « an-artiste » et prédisant que l'étalon-toile allait remplacer l'étalon-or.

En fermant les portes de la radicalité du visuel, il a ouvert les portes de la radicalité du non-visuel. Son mérite reste d'avoir questionné la finalité de l'art mais, depuis cent ans, l'Art contemporain bégaie son propre devenir en se fixant sur cette référence.

Écoutons la critique d'art Elisabeth Couturier, au sujet de la nouvelle esthétique que propose l'Art contemporain :

« Cela n'est pas forcément beau, cela fait travailler les neurones, cela fait passer du rire aux larmes, ce n'est pas seulement de la peinture ou de la sculpture, ce n'est pas forcément fait à la main, ce n'est pas forcément inspiré mais ce n'est certainement pas n'importe quoi. Pour le comprendre, il ne faut surtout pas se demander si on mettrait cela chez soi, il faut l'observer avec attention et se laisser aller aux associations libres pour sentir ce que cela évoque pour soi, puis arpenter les musées pour comprendre les différentes ruptures esthétiques qui ponctuent l'Art contemporain. »

Certaines expositions ont fait date et restent des phares en Art contemporain :

- en 1958, l'« Exposition du vide » d'Yves Klein à la galerie Iris Clert cherche à travers le bouddhisme à saisir l'énergie de vacuité ;
- en 1964, le Grand Prix de la biennale de Venise attribué à Rauschenberg marque la fin de la dictature de l'abstraction ;
- en 1971, « Mythologies individuelles », organisée par Harald Szeemann, traduit la quête identitaire à travers l'autoportrait moderne ;
- en 1989, les « Magiciens de la terre », organisée par Jean-Hubert Martin, donne pour la première fois la parole à toutes les cultures du monde ;
- en 1995, « Masculin-Féminin », organisée par Marie-Laure Bernadac, explore les thèmes de la bisexualité à l'origine de la créativité...

Et certaines œuvres marquent encore les esprits : les colonnes minimalistes de Buren, le cœur morcelé d'Annette Messager, les boîtes de médicaments ou l'obsession du tabou de la maladie de Damien Hirst, le dinosaure de Jeff Koons à Versailles, le symptôme du kitch...

La 55^e biennale de Venise qui a ouvert ses portes en juin 2013 a donné un ton d'élégance et de raffinement, en révélant la sensibilité des artistes contemporains, à travers un marché de placement à court terme et à forte plus-value. L'organisateur, Massimiliano Gioni, a invité les artistes de 88 pays à réfléchir sur la place de l'image et la fonction de l'imagination à l'ère du digital que seul l'artiste pourrait traverser, tel Moïse écartant sur son passage la mer Rouge.

Massimiliano Gioni place la « Mostra » sous le signe du musée encyclopédique, du désir de tout connaître et du désespoir de reconnaître nos limites. Nous y sommes donc assaillis par un flot d'informations, provenant de vidéos ou d'installations traitant de la question de la place de l'homme dans un monde incertain, ambigu et inconfortable, de la destruction de la planète, de la démotivation des corps traversés d'ondes ou nourris de substances polluantes, ou de la pression des différentes idéologies.

Cette vision désenchantée a-t-elle atteint ses limites et est-elle le signe d'un renouveau possible? Le pavillon central ouvre sur les visions de l'inconscient avec le *Livre rouge* de Carl Gustav Jung et sur l'art brut avec Marino Auriti pour tenter de réconcilier le subjectif et l'universel à travers un pléthorique cabinet de curiosités, tandis que le pavillon indonésien traite du rôle de la femme rédemptrice et signe: « *keep our dream alive* ». Au palais Pisani, le Chinois Simon Ma expose un magnifique Pégase ailé. La renaissance, teintée d'optimisme et de beauté, viendra-t-elle de la Chine?

Voici mon fil conducteur

Dans les entretiens réalisés avec les principaux acteurs du monde de l'art, toutes les questions sont parcourues par le même fil rouge: la relation à des valeurs spirituelles et morales comme la beauté, à l'harmonie, mais aussi à des énergies matérielles comme l'argent.

De la Renaissance à nos jours, l'art a toujours suivi le pouvoir pour y apporter un supplément d'âme.

Le cœur de l'art se situait en Italie pendant la Renaissance, puis via les Médicis en France et en Flandres à l'âge classique, et en Europe à l'âge romantique. L'école de Paris a joui d'un rayonnement mondial au début du xx^e siècle, puis après la Seconde Guerre mondiale ce cœur s'est déplacé vers les États-Unis. Il se situe aujourd'hui en Chine qui est devenue en 2011 le premier marché pour la vente d'art devant la France et la Grande-Bretagne.

Dans le top 10 des artistes les plus chers, on compte, en 2012, cinq Chinois. Face à ces artistes, une centaine de collectionneurs milliardaires, dont le nombre grandit avec la financiarisation des pays émergents, veulent promouvoir ces stars de l'art.

Et pour renouveler l'offre et agrandir sans cesse le marché, des courtiers en art sillonnent la planète; c'est ainsi que les fondations LVMH promeuvent les artistes indonésiens et Cartier les artistes indiens.

L'argent est une énergie matérielle

Cette question sera en pointillé dans la première partie.

D'abord inventé pour réguler les échanges et le troc, l'argent a acquis dans notre société technico-industrielle un pouvoir totalitaire. D'un moyen au service des humains, il est devenu aujourd'hui simple serviteur d'un système destructeur et ne représente plus des richesses véritables en se déconnectant du réel.

Signe que trop d'argent tue l'argent, une nouvelle logique du troc émerge sur le réseau mondial Internet. Peut-être nous permettra-t-il de retrouver la logique du don et du contre-don ou d'incarner la nouvelle philosophie du *care*, du soin, dont chacun peut ressentir le besoin.

Cependant l'art a toujours traduit la richesse et le pouvoir de celui qui le collectionnait, tout en lui apportant un supplément d'âme. Dans nos sociétés occidentales, la réussite passe par l'argent et le marché de

l'art en est le parfait reflet. L'art aujourd'hui est lié à la spéculation, riches ou moins riches spéculent, l'argent est la finalité.

Notre époque, attirée par ce qui brille, a en effet transformé l'argent en une valeur alors qu'il n'est qu'un moyen au service de valeurs qui nous aident à vivre.

On distingue plusieurs types de valeurs : les valeurs spirituelles comme la foi, le détachement, la lucidité et la sérénité ; les valeurs morales comme la vérité, la justice, la beauté, la générosité ; les valeurs politiques, antiques et aristocratiques comme l'excellence, chrétiennes et républicaines comme le mérite ou la solidarité, post-modernes comme le plaisir ; les valeurs d'action entrepreneuriale comme l'audace ou la prudence...

On le constate chaque jour, plus les valeurs sont faibles, plus l'angoisse de vide grandit. On pourrait résumer le questionnement de l'âme moderne ainsi : comment continuer à améliorer la vie sans subir la toute-puissance de l'argent ? Et comment calmer l'infinitude insatiable de notre désir face à la finitude inéluctable de notre condition humaine ?

Chacun a pu mesurer combien l'argent bien utilisé peut rendre la vie plus facile tandis que, mal employé, il peut la guider dans des directions malignes. L'argent prend alors la forme de l'avidité – d'une oralité et d'une analité non sublimées, aurait dit Freud.

Depuis la nuit des temps, le mal et la laideur cohabitent avec la beauté ; de la même manière, la sérénité liée à la sublimation des pulsions côtoie l'angoisse liée aux pulsions primitives qui sont tapies dans notre inconscient.

C'est ainsi que fonctionne l'âme humaine. Et c'est ainsi que l'on peut distinguer deux sortes d'artistes selon deux tempéraments de base : les optimistes et les pessimistes, ceux qui intériorisent les rêves jupitériens et ceux qui intériorisent les cauchemars saturniens, ceux qui croient que la beauté sauvera le monde et ceux qui sont habités par le désenchantement. Parmi ces deux catégories, il y a ceux qui pensent qu'il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre et qui cherchent à ré-enchanter le monde sans naïveté.